

**GILLES**  
**VIDAL**  
**LE SANG**  
**DES MORTS**

# LE SANG DES MORTS

(EXTRAIT)

© **Éditions ActuSF**, collection Hélios noir, juin 2016  
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry  
[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)  
ISBN : 978-2-36629-811-6 // EAN : 9782366298116

Toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels ne  
pourrait être que fortuite.

## Préface

Gilles Vidal est bon, et je ne vois pas comment il pourrait en être autrement s'agissant d'un homme pour qui le goût pour Emmanuel Bove n'a d'égal que son amour pour les chats. J'ai connu Gilles Vidal dans des conditions particulières, car s'il me fait l'honneur aujourd'hui de m'inviter à écrire quelques mots à son propos à l'occasion de ce nouveau roman *Le Sang des morts*, il fut d'abord l'éditeur de mon premier recueil de nouvelles, ce qui remonte à vingt ans, comme on dit une paie. En même temps que se révélait à moi un homme sûr et un ami fidèle, je découvris une œuvre ô combien tendre, insolite, poétique, pleine, évidente, en un mot honnête. Emmanuel Bove et sans nul doute aussi Raymond Carver auraient apprécié ses livres, et je pense là à *L'Endroit le plus fragile du corps de l'homme*, *Le Malheur de nos vies* ou *Le plus dur reste à faire*. Les titres à eux seuls laissent deviner un formidable tempérament. Gilles Vidal, cela fait maintenant quelque temps, traîne du côté du noir, à sa façon, avec la sincérité qui est la sienne, sans esbroufe, avec un soin méticuleux. Cela ne m'étonne guère. Un auteur a bien le

droit d'explorer différents territoires, de s'offrir toutes les aventures. Si on y regarde de près, Gilles Vidal a toujours pratiqué le noir. Gilles Vidal est libre. Gilles Vidal est un auteur. Et un homme que j'aime.

Pascal Dessaint

*Ceux qui sont morts ne sont jamais partis  
Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire  
Et dans l'ombre qui s'épaissit.  
Les morts ne sont pas sous la terre  
Ils sont dans le feu qui s'éteint,  
Ils sont dans les herbes qui pleurent,  
Ils sont dans le rocher qui geint,  
Les morts ne sont pas morts.*

Birago Diop

## Prologue

*La première fois, c'était un accident, je n'avais pas voulu, non, vraiment. Alors que je pensais que j'allais être assailli par le remords, je me suis surpris à ne rien ressentir, mais alors rien du tout. Aucune culpabilité, en fait. C'était comme si j'avais écrasé un insecte quelconque avec ma chaussure sans m'en rendre compte. Après m'être retiré quelque temps, c'est-à-dire calmé, une étrange sensation s'était alors peu à peu emparée de moi. Ou plutôt un étrange désir, celui d'effacer une nouvelle vie de cette terre.*

*D'ailleurs, il y a trop de monde, n'est-ce pas, les naissances prennent le pas sur les décès. Ce n'est pas compliqué à vérifier, il suffit de se connecter à Internet et d'aller sur le site <http://www.worldometers.info/fr/>. Là, on peut y voir la sarabande infernale des chiffres qui donne le tournis. En fait, il y a trop longtemps qu'une bonne guerre mondiale n'a pas éclaté. Une bonne guerre mondiale a la faculté et le bonheur de résoudre toutes les crises : sur les ruines fumantes, tout reste à reconstruire. Il n'y a plus de chômage. On manque cruellement de bras vaillants, le taux de croissance est exponentiel, et il y a de colossales fortunes à se faire. Alors, ce ne sont pas quelques vies humaines gommées qui font la différence...*

*Bien évidemment, il y eut une deuxième fois, puis une troisième – mais je prenais grand soin de bien les espacer, et évitais de géographiquement sur-agir.*

*Pourtant, rien ne me prédisposait à une telle inclination, aucun malpropre terreau familial. Bien au contraire, mon enfance, dans un cocon sécurisé, dans une ville considérée comme une des plus agréables, ne présenta jamais d'événements de nature anxiogène ou de conflits irréparables favorables aux déviances que l'on peut constater chez ceux dont la vie n'est que punition.*

*Si traumatisme il y eut, ce fut pour des causes extérieures, comme cette fois où, n'ayant pu participer à un voyage scolaire pour cause de maladie, le chauffeur ivre du bus partit dans le décor, tuant de ce fait trois de mes petits camarades de classe. Ou encore la destinée fatale de mon meilleur ami, un garçon fragile, extrêmement sensible – nous nous raccompagnions chez nous à n'en plus finir, inséparables, quand nous avions onze douze ans : après avoir avalé un sale comprimé de LSD importé d'Amsterdam, ce beau jeune homme qu'il était devenu avait fini par se suicider à dix-neuf ans.*

*Bien sûr, il y a le sexe. Il me faut bien convenir que j'ai toujours eu des problèmes avec lui. D'ailleurs, la première fois que j'ai fait l'amour, ce n'est pas à une femme que je l'ai fait, ni même à un homme, mais à la terre. Oui. À la terre, la Terre mère, à l'humus. J'avais quinze ans et avais dégoté un lieu retiré – hors de la ville bien sûr – où j'étais sûr de ne pas être dérangé. J'avais creusé une portion de terre avec mes ongles, m'étais allongé à plat ventre, puis avais placé mon membre dans le trou ainsi créé. Il ne me fallut que quelques va-et-vient avant que je ne décharge en hurlant.*

*Ajoutons à cela le peu de considération que je porte à la race humaine et ma préférence pour les animaux envers lesquels j'éprouve de la pitié – n'est-ce pas ignoble ce que l'on pratique, pour raison de rendement, dans certains abattoirs, où l'on n'attend même pas que les animaux soient vraiment morts pour les dépecer, pauvres bêtes égorgées, suspendues par les pattes, qui hurlent et agonisent durant un temps infini ? C'est pourquoi je ne mange pas de viande.*

*Tenez, d'ailleurs, connaissez-vous le dilemme du tramway ? Celui qui voudrait faire croire qu'une sorte d'éthique est inscrite dans l'âme des Homo sapiens quels qu'ils soient, qu'il existe donc une grammaire morale universelle ? Il s'agit d'un tramway endiablé dont les freins ont lâché qui file à toute vitesse en direction de cinq personnes qui marchent sur les rails et n'ont aucune possibilité de s'échapper. Deux choix alors s'offrent à nous : ne pas agir ou bien actionner un levier qui fera dévier le tramway vers une autre voie où une seule personne sera écrasée. Eh bien, je fais partie des huit ou neuf pour cent qui laissent le tramway fou dévaler la pente et écrabouiller les cinq imprudents !*

*Mais à part ça, et un petit penchant collectionniste bien particulier, nolens volens, j'ai tout d'une personne normale, courtoise et attentionnée. Et bien que n'étant pas d'une beauté académique, j'ai toujours suscité de l'intérêt pour la gent féminine, sans doute à cause de mon charisme et d'un charme certain. C'est pour cela que personne n'a jamais su à quel point mon pouvoir de nuisance était important et que j'ai pu opérer en toute impunité. Opérer, façonner les chairs, n'est-ce pas faire œuvre de Dieu ?*

## Chapitre 1

Après avoir vérifié deux, trois, quatre fois que tout était nickel dans son appartement, que les fenêtres étaient bien closes pour ne pas laisser entrer la chaleur, que les robinets étaient fermés, les lampes éteintes, ainsi que l'ordinateur après avoir été verrouillé avec un nouveau code algorithmique, etc., il réussit enfin à sortir de chez lui et à refermer la porte d'entrée – à double tour, bien évidemment – aplatissant aussitôt son dos contre le battant, paupières baissées et souffle court, comme un banderillero venant d'échapper à la charge d'un taureau.

Il mit la main droite à l'intérieur de son blouson et tâta la proéminence de la poche zippée pour se rassurer : oui, elle était là, et c'était bien le principal. Le reste...

Mais brusquement, il faillit retourner quand même à l'intérieur pour vérifier si le répondeur était bien enclenché (parfois, il appelait chez lui à distance, et le fait d'entendre son propre message de bienvenue calmait son début d'angoisse, preuve que l'immeuble où il habitait n'était pas parti en fumée), mais renonça.

Ces tocs étaient épuisants à la longue, même s'ils lui laissaient quelques plages de repos, ne se manifestant en fait que par périodes non prévisibles et plus ou moins longues. Il tenait de sa mère, il en était certain, ce trouble obsessionnel compulsif. Elle, c'était de mysophobie dont elle était atteinte : une maniaque de la propreté, en permanence habitée par la peur malade d'être contaminée par des microbes et autres parasites, et qui lavait trente-six mille fois ses mains par jour, quatre cent cinquante fois le sol, les dessus de meubles, et n'embrassait ni ne touchait jamais personne, même pas son fils.

Félicien Faderne, c'était son nom, aurait dû consulter un psychiatre spécialisé, il le savait, qui lui aurait prescrit des médicaments, lui aurait fait faire une thérapie comportementale et cognitive accompagnée d'exercices à accomplir chez lui... Mais à quoi bon ? Il savait de toute façon qu'on ne guérissait jamais à cent pour cent de cette maladie.

Comme il habitait au troisième étage, il ne prenait que rarement l'ascenseur – qu'il détestait, cela dit, non qu'il soit agoraphobe, c'eût été vraiment le bouquet, mais à cause des pannes fréquentes et des tags zizis à moustache recouvrant les parois –, et il descendit à pied jusqu'au rez-de-chaussée.

Il aurait dû vendre cet appartement, qu'il avait hérité de sa mère, mais il n'arrivait pas à se décider. Il y avait passé une grande partie de son enfance et y avait ses habitudes, même si l'environnement avait bien changé durant les vingt dernières années. À l'époque de son adolescence, c'était un formidable petit immeuble tout propre, les habitants y étaient courtois, la pelouse qui l'entourait et les massifs de fleurs étaient bien entretenus. Depuis, une vilaine rocade servant à désengorger

la ville passait à trois cents mètres de là, avec le bruit effrayant des centaines, voire des milliers de véhicules durant les vacances d'été qui roulaient dessus toutes les heures, à grande vitesse, de jour comme de nuit. Les propriétaires et locataires avaient changé au fil des ans, et puis et puis...

Il était arrivé au rez-de-chaussée où il tomba sur Mme Aveline, qui semblait l'attendre, museau de furet en avant et yeux de taupe en veilleuse. Il la salua de la tête, espérant qu'elle n'engagerait pas la conversation. Dans le genre matrone aigrie, on ne faisait pas mieux. Elle avait quelques circonstances atténuantes, d'accord, depuis que son mari s'était donné la mort en prison, même si ça faisait une trotte. Et certes, l'histoire n'était pas banale : partis faire du shopping dans un centre commercial, et tandis que son épouse essayait quelque vêtement, il avait glissé la main dans son pantalon et s'était mis à se gratter furieusement l'entrejambe, pensant que personne ne le regardait. Manque de chance, une petite fille avait vu la scène et alerté des employés qui, pensant qu'il se masturbait, avaient eux-mêmes appelé le service de sécurité. Souffrant d'intenses démangeaisons depuis des années et des années – dues au psoriasis, une forme de dermatose ne bénéficiant d'aucun traitement efficace – il s'était retrouvé en garde à vue via le témoignage accablant des caméras de surveillance, puis pris dans l'engrenage infernal de l'appareil judiciaire. Il fallut des mois avant qu'une relaxe ait lieu, mais il était trop tard : en pleine dépression, pensant que sa vie était désormais foutue, M. Aveline s'était pendu dans sa cellule. Ayant porté plainte contre l'État et son service pénitentiaire, Mme Aveline attendait encore aujourd'hui une indemnisation. Ce qui l'avait

rendue pugnace et révoltée, partante certaine pour toute manifestation d'indignation.

Elle lui rendit son hochement de tête quand il passa devant elle, sans rien ajouter – c'était quelqu'un d'autre qu'elle devait guetter. Ce matin-là, elle arborait un tee-shirt vert pomme sur lequel était inscrit « Plus dangereux que le bruit des bottes, le silence des pantoufles ».

Il se retrouva dans la cour de l'immeuble inondée de soleil et chaussa aussitôt ses Ray-Ban enveloppantes. Il passa devant le parking de sa résidence qu'il négligea – il y avait longtemps qu'il n'y garait plus sa voiture, avec les gouapes tatouées qui rançonnaient les résidents voulant légitimement utiliser leur place numérotée. Il avait donc loué un box à quatre cents mètres de là. C'était certes emmerdant quand il fallait ramener ses courses (bien qu'il se fit livrer la plupart du temps, faisant ses emplettes sur Internet), mais ça coûtait bien moins cher que de payer ces petits branleurs.

Grand, mince, les cheveux bruns épais et plutôt longs, les yeux marron, les traits du visage normaux, c'est-à-dire sans beauté insigne ni bizarre disgrâce, Félicien Faderne était un jeune trentenaire en bonne santé, même s'il se négligeait physiquement, étant toute la journée penché sur son écran, l'esprit perdu dans ses chiffres. En ce qui concernait ses vêtements, il n'était pas compliqué et se fichait de la mode. Moins il passait de temps dans les boutiques de prêt-à-porter, mieux il se trouvait. C'est pourquoi il achetait toujours les mêmes choses : tee-shirts et chemises noirs, jeans bruts une taille au-dessus, pulls unis ras-de-cou car il ne supportait pas les cols roulés, mocassins plats parce qu'il ne voulait pas perdre de temps à se

lancer les chaussures, simple blouson en toile l'été, blouson en cuir pour l'hiver. Que des produits basiques qu'il renouvelait selon l'usure.

Ce jour-là, bien qu'il fit très chaud, il avait tenu à mettre son blouson, dans la poche intérieure duquel il avait mis sa précieuse clé USB de 360 Go qui ne le quittait jamais – ô grand jamais. Il tapota d'ailleurs son blouson au niveau du cœur pour vérifier une énième fois qu'elle était bien là.

Il marchait tranquillement sur le trottoir, pensant à son rendez-vous hebdomadaire avec ses employeurs, lorsqu'il entendit soudain une sorte de miaulement passer très près de sa tête, puis deux trois *blup* suivirent dans la foulée, venus de sa droite. Enfin, la portière d'une voiture s'ouvrit brutalement devant lui.

— Allez viens, bordel ! entendit-il, et avant qu'il ait eu le temps de réagir, une poigne de fer le happa et l'engouffra de force dans l'habitacle.

Le tout n'avait pris que quelques secondes.

## Chapitre 2

Margot Farges en avait assez de ces simagrées.

— D'accord, dit-elle dans le sans-fil qu'elle tenait avec peine dans le creux de sa paume – elle venait juste de se vernir les ongles. C'est ça, bien sûr... Tu me prends pour une conne ou quoi ? Quand tu en auras fini avec tes bobards, tu me feras signe, OK ?

La voix soudain amplifiée de son interlocuteur réussit à s'échapper du combiné, et en faisant une petite grimace, elle l'éloigna de son oreille. Elle attendit quelques secondes que le ton décroisse, puis elle approcha ses lèvres du micro et cracha « Ciao ». Sur ce, elle raccrocha d'un pouce rageur.

— Connard ! maugréa-t-elle en lançant le téléphone dans le long canapé d'angle de cuir noir où il rebondit deux fois avant de s'immobiliser sur le côté, comme un poisson assommé au fond d'une cale de bateau.

Elle était furieuse contre son mari. Pour qui la prenait-il ? Elle n'était pas dupe, elle savait depuis longtemps qu'il se tapait des poufiasses, que ses prétextes bidon – « C'est un client important, tu comprends, je ne peux pas rentrer comme ça,

il y a encore quelques petits détails à régler, je vais être obligé de rester une nuit de plus à l'hôtel » – ne fonctionnaient plus.

En agitant fébrilement les mains afin de faire sécher plus vite ses ongles, elle traversa comme une flèche le vaste salon pour se rendre à la cuisine où elle mit au micro-ondes un mug rempli d'eau.

— Sale con... marmonna-t-elle à nouveau.

Quand le *bling* du minuteur du four retentit, elle sortit son mug et y mit à infuser un sachet de thé vert. S'il croyait s'en sortir comme ça... Elle allait le lui faire payer tout le week-end. Ce coup de fil venait de miner d'un seul coup le bel après-midi qui s'annonçait.

Et pourtant, Margot Farges avait bien de la chance : sa maison était tout à fait parfaite. Pas encore achevée, certes, mais lorsqu'elle le serait... L'important, après tout, était que Franck continue à rafler le plus de pognon possible. Et, bien qu'elle ne sût pas au juste en quoi consistaient ses affaires, il était indéniable qu'il avait le vent en poupe. L'important aussi était que sa carte bancaire gold à elle fonctionne sans répit. Le reste... Alors, s'il était attiré par de petites putes de vingt ans, eh bien tant pis ! Elle s'en fichait en fin de compte, elle ne s'était pas mariée avec lui par amour... Mais ce qu'elle ne voulait pas, c'est qu'il lui mente ! Qu'il fasse ses petites affaires de son côté, d'accord, elle pouvait le supporter, mais dans la discrétion, et qu'il le fasse surtout sans jamais, *jamais* tenter de se déculpabiliser.

Elle alla sur la grande terrasse qui donnait directement sur le salon, emmenant avec elle son mug de thé. Elle était magnifique la terrasse, toute pavée de marbre italien, avec du

mobilier de jardin contemporain coûteux, le must de la gamme Alexandre Rose, en teck et fibre tressée IN-OUT Sika. Dans d'énormes pots en terre cuite, des palmiers entamaient leur croissance. Un peu plus loin, des cuisses de nymphe émue étalaient leurs pétales d'un rose camé délicat. À quelques mètres à peine des rosiers, il y avait le gros trou en forme de vague huit qui allait accueillir bientôt la somptueuse piscine en résine de polyester et fibre de verre – les travaux étaient stoppés pour l'instant, à cause de la lenteur calculée de cette entreprise de bras cassés que commençait à maudire Margot : ils prenaient trop de chantiers à la fois sans embaucher du personnel supplémentaire. En attendant, elle avait fait mettre une piscine hors sol de quatre mètres de diamètre que Franck, bien piètre bricoleur, avait eu un mal fou à monter. Ce n'était pas génial, mais avec la chaleur et sa réticence à aller sur la plage surchargée – elle avait en horreur ces touristes vulgaires et la plupart bedonnants avec leur marmaille sans-gêne –, c'était mieux que rien.

Elle contempla avec une certaine satisfaction la forme ronde et bleue au loin tout en portant le mug à ses lèvres, mais sa main resta figée. Il y avait un truc qui déconnaît. L'échelle. La petite échelle amovible en aluminium gisait sur le gazon, comme la base de rampe d'une fusée après son décollage. Margot n'aimait pas le désordre. Elle chaussa ses tongs kaki puis s'avança vers la piscine de fortune. Son cœur battait le tocsin dans sa poitrine. Un intrus avait-il pénétré chez elle ? À la faveur des brèches dans la clôture qui n'était pas encore tout à fait achevée ? En tout cas, c'était bizarre, il n'y avait rien qui pouvait justifier ça : entre autres, pas un souffle de vent.

Elle ne faisait plus la fier-à-bras, se sentait brusquement toute petite, vulnérable, son assurance naturelle fondant à mesure qu'elle s'approchait. Arrivée à un mètre de la piscine, elle eut un moment d'hésitation, regarda les chaussures sur l'herbe, les habits : c'était quoi ça ? Elle fit un pas, puis deux, et sur la pointe des pieds, elle se haussa.

Quand elle découvrit le corps qui flottait sur le ventre, les bras en croix, dans le bleu indigo de l'eau chlorée, elle porta sa main droite à la bouche, ses yeux s'écarquillèrent et ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

Puis elle hurla.

C'était sans doute la première fois de sa vie que sa gorge émettait un hurlement de ce type.

## Chapitre 3

La voiture avait démarré sur les chapeaux de roues et Félicien, après s'être instinctivement recroquevillé en chien de fusil et protégé sa tête avec ses mains, de peur, sans doute, de recevoir des coups, se trouvait maintenant plié en deux et de travers sur le siège passager, la tête ballottant au-dessus du tapis de sol, menaçant de heurter l'habillage de la colonne de direction. Son cœur semblait se balader dans sa poitrine comme ces ballons fous multicolores enfermés dans des cages, qu'il faut crever au fusil à plomb dans les stands de tir des fêtes foraines. Malgré la chaleur, la température de son corps avait chuté d'un seul coup.

Son cœur finit par ralentir, il trouva de la salive et lâcha un juron après un frisson rétroactif. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Il leva les yeux prudemment. De sa position inconfortable, il avait une vue plongeante sur une cuisse moulée dans un jean *stoned* terminée par une tennnis blanche appuyée à fond sur la pédale d'accélérateur.

— Tu peux te relever maintenant.

Il se hissa, encore un peu tremblant, et s'assit maladroitement, jetant un regard circulaire sur l'habitacle du véhicule,

qu'il identifia comme un Suzuki grâce au logo incrusté au centre du volant.

— Et mets ta ceinture !

Il s'exécuta, puis dévisagea la conductrice : blonde aux cheveux courts, la vingtaine déclinante, plutôt jolie, elle eût été attirante si ses traits, qu'elle avait par ailleurs réguliers, n'avaient pas été aussi durs, aussi empreints d'agressivité.

Il retrouva enfin la parole.

— On voulait... commença-t-il. On voulait me tuer, c'est ça ?

Elle fit non en secouant lentement la tête.

— Pas pour l'instant du moins. C'était moi qui étais visée. (Puis, après un silence :) On vous attendait à votre garage.

— Qui « on » ? Mais qu'est-ce... qu'est-ce qui se passe ? déglutit-il.

Elle ralentit, rétrograda en quatrième, tout en jetant des coups d'œil aux rétroviseurs.

— Vous ne vous en doutez pas ? répondit-elle, avec un petit sourire en coin qui éclaira un peu son visage jusque-là austère.

Il tapota instinctivement sa poitrine, là où se trouvait rangée la clé USB.

— C'est bien, rajouta-t-elle en se tournant vers lui et en fixant sa main toujours posée sur son blouson. Vous ne devez jamais vous en séparer.

Félicien devint écarlate. Comment savait-elle ?

— Et je... bafouilla-t-il, j'avais rendez-vous...

— Pas la peine d'y aller, le coupa-t-elle. Les bureaux sont vides. Ils se sont barrés.

— Merde...

Félicien se rendait compte qu'il avait toujours intimement su qu'il y aurait un jour des complications, il ne pouvait en être autrement. C'était trop beau. Mais quand il avait été contacté par les gens de Blakol, et qu'on lui avait proposé de collaborer à ce projet, il s'était vite montré enthousiaste. Et c'était normal, que diable ! On lui offrait tous les atouts pour mener à bien un des sujets de recherche qui le passionnait depuis qu'il était étudiant. Il n'avait pas hésité longtemps avant de se mettre en congé du laboratoire universitaire où il végétait depuis des années : un poste mal payé sans aucune perspective d'envergure. Faire toutes ces études pour en arriver là...

— Maintenant, éteignez votre portable, reprit-elle.

Avec un aplomb dont il ne se serait pas cru capable, surtout après une telle frousse, Félicien Faderne se redressa sur son siège et criailla :

— Bon alors si j'ai bien compris, vous êtes une sorte d'agent secret chargé de me protéger, hein ? Comme au cinéma ! Je dois couper mon portable pour ne pas que l'on me suive à la trace ?...

— Non, pas besoin. Passez-le-moi.

Il le sortit de sa poche, hésita un instant en le faisant osciller sur sa paume, puis le lui tendit finalement.

Comme ils passaient sur un des multiples ponts qui jalonnaient la route côtière, elle ouvrit à fond la vitre électrique et balança son BlackBerry dans le bras de mer.

— Vous n'en avez plus besoin.

Estomaqué puis furieux, il se rebella :

— Vous faites chier ! hurla-t-il. C'est quoi ces conneries ? La caméra cachée ? Non, je ne me doute de rien du tout ! (Il

extirpa sa clé USB et la brandit, comme un arbitre de football un carton jaune.) Rien de ce qui se trouve là-dedans ne vaut d'être tué, bordel !

Il retomba pesamment sur le siège et souffla comme un phoque.

La jeune femme n'avait pas bougé, les traits figés elle regardait devant elle, jetant néanmoins de temps en temps des coups d'œil à droite, à gauche, dans les rétroviseurs, visiblement sur le qui-vive.

Sans crier gare, à un carrefour, elle accéléra et prit une rue à neuf heures en faisant crisser les pneus de la Suzuki, tourna à droite dans une petite rue, puis presque aussitôt dans une nouvelle à gauche. Elle appuya sur le bouton d'une télécommande de portail qu'elle avait sortie d'entre ses cuisses et la voiture s'engouffra dans le garage d'une maison blanche de plain-pied.

\*\*\*

Le garage souterrain était vaste, et il y avait un autre véhicule garé, une Renault Clio grise passe-partout.

— Suivez-moi, lui dit-elle, et elle l'entraîna par un escalier en béton qui menait au rez-de-chaussée de la villa.

Félicien la suivit docilement, reluquant nerveusement le pistolet qu'elle portait dans un holster fixé à son ceinturon. Ils tombèrent directement sur ce qui devait être la pièce principale : soixante-dix mètres carrés quasiment dépouillés de meubles. Seuls deux canapés en cuir crème se faisaient face, une table basse en verre entre les deux. Les murs nus étaient

blancs, le sol carrelé, quatre larges fenêtres vitrées occultées par des stores d'acier faisaient le pourtour de la salle.

— Vous allez m'attendre là sagement, lui annonçait-elle. Je n'en ai pas pour longtemps. (Elle indiqua une porte.) Dans la cuisine, il y a de quoi boire et manger dans le frigo.

Félicien fit une moue.

— Vous pourriez m'expliquer ?

— Moins vous en saurez et mieux vous vous porterez.

— Il me faudra bien rentrer chez moi, je ne vais pas rester... Et mon ordinateur ?! J'en ai besoin !

Lui enlever son ordinateur portable, c'était comme confisquer sa prothèse à un manchot.

— Quand le problème sera réglé, M. Faderne, vous pourrez rentrer chez vous. Pour l'instant, ce n'est pas possible. Et je m'occupe de votre ordinateur.

Le visage de Félicien se détendit.

— Vous avez un nom ? lui demanda-t-il soudain.

La blonde lui rendit un froncement de sourcils.

— Anne, lui dit-elle après un moment d'hésitation.

— Anne... fit-il, rêveur. Et je parie que vous n'êtes pas un vrai agent.

Elle opina.

— Et comment je sais si vous me dites la vérité ? s'exclama-t-il.

Anne se figea, puis un sourire carnassier s'épanouit sur ses lèvres, dont il se rendit compte pour la première fois qu'elles étaient sensuelles et charnues.

— Ah ! j'oubliais, dit-elle, et elle lui balança un téléphone portable qu'il attrapa maladroitement au vol. C'est pour que

je puisse vous joindre en cas de problème. Mais n'appellez personne. Et passez-moi les clés de chez vous.

Il tergiversa puis les lui lança.

— C'est pour épargner votre serrure, conclut-elle, et elle lui tourna le dos, avant de disparaître dans le sous-sol de la villa.

Il s'installa dans le canapé et regarda le téléphone. C'était un de ces modèles d'entrée de gamme à carte prépayée. Et de toute façon, qui appeler, hein ? D'ailleurs, il n'avait jamais atteint un quart de son forfait mensuel de deux heures de communication. Mais qui appeler ? se répéta-t-il. Ses parents étaient morts. Ses grands-parents aussi. Il était fils unique. Il savait qu'il avait de la famille, dispersée aux quatre coins du pays, des cousins, des oncles, des tantes peut-être – qu'il n'avait jamais connus et dont il ignorait jusqu'aux noms. Quant aux amis... Il avait beau se creuser la tête, il se rendait compte qu'il n'avait pas de *vrais* amis. Juste des connaissances et encore, des copains de lycée et de fac perdus de vue depuis longtemps. « Je suis un véritable sauvage », se dit-il. Des femmes ? Il avait eu quelques aventures sans lendemain, et une seule liaison un peu sérieuse, mais qui n'avait duré que quelques mois – la fille s'était vite enfuie quand il s'était agi de cohabiter avec lui. La preuve qu'il devait être invivable, avec ses tocs et ses maniaqueries.

Il regarda attentivement autour de lui, et, à ce propos, se dit que ce dénuement, ce minimalisme outrancier était un bonheur. C'était comme cela qu'il devait envisager de *désaménager* son appartement : ainsi plus de problèmes d'objets à ranger, d'espaces encombrés – véritables nids de poussière –, et sa phobie serait certainement apaisée. En une

vision subliminale, il vit même un mini robot nettoyeur-lustreur Scooba ronronner gentiment sur ce carrelage vierge.

— *Vvvoufff!* fit-il enfin en se laissant aller en arrière dans le canapé – qui était confortable.

## Chapitre 4

— Ça va aller... Elle est juste un peu sonnée.

Margot reprenait doucement ses esprits. Elle bougea un peu la tête, d'un côté et de l'autre. Elle sentait les gouttes de sueur qui dégouлинаient dans son cou et le long de ses tempes où ses cheveux blonds humides s'enroulaient en boucles denses. Quand lui revinrent les événements récents qu'elle avait endurés, elle se redressa brusquement comme sous l'effet d'une décharge électrique et aussitôt son crâne heurta quelque chose de contondant.

— Aïe !... Et merde !

Le nez du toubib avait éclaté comme une fusée de feu d'artifice et se mit à saigner à tout va.

— Putain, elle m'a niqué le nez ! s'écria Raphaël Garcia, en se tenant délicatement l'appendice comme si c'eût été le pénis du dernier étalon à pouvoir perpétuer la race humaine.

Le lieutenant Stanislas Delorme, qui se tenait légèrement en retrait, ne put retenir un gloussement qui produisit une sorte de son hystérique. Garcia se tourna vers lui et lui lança un regard plein de haine.

— Ça vous amuse, lieutenant ? cracha-t-il.

— Je suis désolé... Je...

Le docteur se releva, prit un kleenex dans sa poche et le tint pressé contre son nez. Un des deux infirmiers qui s'occupaient de Margot Farges arriva pour l'examiner.

— Ce n'est rien, dit-il. Il n'est pas cassé, vous avez juste une petite épistaxis.

Garcia grommela, se laissa mettre deux mèches de coton dans les narines, puis, suivi du lieutenant, rejoignit le commissaire Vignes qui se tenait près du cadavre que l'on avait couché sur le dos au bord de la piscine. Trois membres de la police scientifique avaient déployé leur fourbi et s'affairaient autour, après avoir impeccablement délimité leur champ d'investigation.

— Alors ? questionna Vignes à l'adresse de Garcia. À vue de nez.

Le docteur le foudroya du regard.

— Pardon...

Le médecin légiste fit un geste de la main signifiant de laisser tomber, et, après s'être éclairci la gorge, demanda tout d'abord :

— Qui vous a prévenu ?

— Un appel anonyme. Sûrement un voisin, ajouta-t-il, en faisant faire à sa tête un tour d'horizon, comme si la personne se trouvait à une des fenêtres des maisons alentour, à guetter.

Un voisin ne voulant pas se mouiller.

— En tout cas, la mort est récente. Trois-quatre heures, à tout casser. Il n'y a pas de traces de coups apparentes ou des blessures, reprit Garcia, juste des griffures dues à des

branchages je pense, ça ne me semble donc pas être un décès par asphyxie mécanique – c'est-à-dire suite à l'intervention d'un tiers. Mais il faudra vérifier... (Il se tut, réfléchissant un instant.) Et attendre les résultats des analyses toxicologiques et anatomopathologiques. Voir s'il n'y a pas eu aussi une attaque des sucs gastriques, ce qui voudrait dire qu'il y a eu peur panique. Mais bon, regardez. (Il montra la paire de mocassins extrêmement usés sagement posée sur le sol où une maigre pelouse essayait en vain de s'extirper, ainsi qu'un jean plié en deux, près de l'échelle métallique.) Pour moi, le gars devait avoir chaud, il a vu ce... point d'eau, s'est dit « tiens je vais me rafraîchir », et voilà ! Il a eu un malaise, une hydrocution, et s'est noyé.

— Ouais, grommela le commissaire. En gardant sa chemise... Le hic, c'est qu'il n'a aucun papier sur lui, pas de clés, d'objets, *nada* ! Rien qui puisse l'identifier ! Pas de montre non plus, de bracelet ou de chaîne... Même les habits : un jean, une chemise, un caleçon, c'est tout, et pas de marques spéciales. Et le tout sale et dans un état déplorable. Quel âge ?

— Je dirais cinquante, cinquante-cinq ans.

— Bon... Je vais lancer un appel à témoins... Merci docteur.

Garcia reprit sa mallette de cuir noir, puis avant de partir, il lança au commissaire :

— Ah au fait ! Une bonne nouvelle pour vous : on va prochainement être dotés d'un scanner-qui-fait-parler-les-morts. Plus besoin de scalpel, de perceuse... Une révolution scientifique. On va pouvoir reconstituer le corps en imagerie médicale 3D et repérer les anomalies, les impacts de balles, les coups

de couteau, les injections mortelles, etc. Une sorte d'autopsie virtuelle. Et le tout en moins d'une heure !

Vignes approuva de la tête – il ne s'était jamais fait aux autopsies, avec les odeurs lourdes et infectes qui plombaient l'atmosphère, et les bruits sinistres de la scie électrique et autres outils de dissection, et ceux qui y assistaient n'avaient qu'une hâte : que cela cesse le plus rapidement possible pour pouvoir prendre les jambes à leur cou –, puis, après avoir salué d'un geste le médecin légiste, il se tourna vers Delorme :

— Stan, tu peux t'occuper de la dame ?

Cette dernière s'était relevée maintenant et repartait un peu chancelante vers sa maison.

— D'accord, commissaire, à tout à l'heure.

Delorme la rejoignit.

— Ça va ? lui demanda-t-il en lui prenant le coude.

Tout en marchant légèrement en retrait, il ne put s'empêcher de la reluquer, notamment ses fesses qui, moulées dans un short beige, étaient exceptionnelles.

— Oui, merci... répondit-elle. (Puis elle ajouta :) C'est sûr que j'aurais préféré le trouver à faire la planche...

\*\*\*

À mille kilomètres de là, Franck Farges avait éteint prudemment son portable, afin de ne plus être dérangé par sa femme.

Après une belle matinée ensoleillée passée à se balader dans Bruges, à visiter le Groeningemuseum, à admirer la blanche Madone à l'enfant de Michel-Ange en l'église Notre-Dame, à faire un parcours romantique en bateau sur les canaux,

un autre en calèche, à déjeuner à la Huyze die Maene sur la Grand-Place d'une carbonade flamande arrosée de Brugse Zot, ils étaient revenus tranquillement à leur hôtel, le Ter Duinen, sur le quai Langerei, un hôtel tout de charme et de discrétion.

Maintenant, Manon était lascivement étendue sur le lit et le couvait du regard. C'était comme ça qu'il la préférait, et non pas quand elle posait des questions sur ceci ou sur cela. Car elle n'avait pas à savoir, elle n'avait rien à savoir. Rien de rien. Mais de toute manière, avec son QI d'huître, il n'y avait aucun risque qu'elle comprenne quoi que ce soit. « Pauvre gourde », murmura-t-il pour appuyer sa pensée.

— Francky... susurra-t-elle d'un ton lascif, en écartant ses cuisses potelées. Viens...

À la vue du puits de Chimène et de son clin d'œil touffu, il oublia les braiements de son épouse qu'il avait essuyés une heure plus tôt et sentit une érection de tous les diables fleurir au bout de son fusil. Du coup, impatiente, Manon se redressa et prit le membre de son amant dans sa bouche. Il ferma les yeux, appréciant l'indéniable adresse dont elle faisait preuve, se demandant toutefois où elle l'avait bien apprise, lorsque, alors qu'il était tout près de décharger, le téléphone de la chambre sonna.

— Merde ! jura-t-il.

Il lui dit de continuer, mais les sonneries persistèrent. Finalement, ne parvenant plus à se concentrer, il écarta Manon d'un geste énervé et alla prendre la communication.

— Oui ! aboya-t-il dans le combiné. (...) Guérin !? Mais bordel, je t'ai pourtant dit de ne pas... (...) Quoi ? Il vous a échappé ? Bande de cons !

## Chapitre 5

Anne – car c'était son véritable prénom – s'était rapidement changée dans le garage. Elle avait troqué son jean et son tee-shirt chocolat contre un pantalon blanc et un chemisier à motifs floraux, par-dessus lequel elle passa un gilet en toile. Puis elle prit un grand sac à main, type sac de plage, dans le coffre du Suzuki Grand Vitara, vérifia son contenu, y mit son Glock 17, le silencieux et deux chargeurs, puis monta dans la Clio.

Il ne fallait pas traîner, car Horb était pointilleux au niveau du timing. Elle ne l'avait encore jamais rencontré et elle savait qu'elle ne le rencontrerait jamais. Ce n'était bien évidemment pas son vrai nom et elle ne savait pas qui ou quoi il représentait – servait-il le bien ou le mal ? Elle ne s'en souciait guère, ayant jeté depuis longtemps le manichéisme aux orties. Le principal demeurait qu'elle fût payée en temps et en heure et que son employeur lui laissât choisir les moyens de parvenir à ses fins – et lui fournisse par la même occasion tout ce dont elle avait besoin. Le reste...

Un quart d'heure plus tard, elle arriva en vue de la résidence où habitait Faderne, repéra tout d'abord l'endroit, inoccupé, où le type lui avait précédemment tiré dessus – derrière un imposant container de gravats –, fit lentement le tour de l'immeuble, passa plusieurs fois dans les rues et ruelles parallèles, bordées d'un mélange de pavillons plus ou moins entretenus et de petits blocs d'habitations à deux étages, faisant mine de chercher une place où se garer, détailla les autochtones derrière ses lunettes Guess qu'elle avait chaussées. Au parking privé de la résidence qu'elle longea, les « gardiens » en principe assidus avaient apparemment disparu, à moins qu'ils ne fussent embusqués, prêts à fondre sur une proie éventuelle. Elle repartit dans l'autre sens, puis se gara à cinq cents mètres de là, à la limite du quartier, devant trois commerces en déshérence aux devantures taguées. Elle prépara son matériel, mit un bob blanc sur la tête, son sac en bandoulière et partit d'un pas tranquille vers l'immeuble. Elle ne se fit interpeller que deux fois lors de son parcours, essayant des quolibets genre « Oh ! la sbab, t'viens zéber à donf avec mon zinc ? » par de jeunes blancs-becs qui, après qu'elle eut baissé ses lunettes sur son nez, retournèrent à leurs chères hébétudes lorsqu'ils croisèrent la lueur ferreuse de son regard, aussi menaçante qu'une éclipse solaire de fin de millénaire.

Excepté quelques regards patibulaires ou soupçonneux, elle ne rencontra aucune difficulté jusqu'au hall de l'immeuble, où ne se trouvait aucun résident – trop tôt aussi pour qu'il y ait les dealers, ces derniers se couchant et se levant tard tout comme leurs clients. En prenant les escaliers, elle retrouva son allure féline, et fut à l'entrée du couloir du troisième en un rien de temps.

Tout de suite, elle sut. Elle rangea ses lunettes et son bob, enfila une paire de gants en latex et reprit son ancienne démarche, en regardant droit devant elle. Deux, trois, quatre pas. Soudain, sa jambe gauche partit en arrière, son pied atteignant des mâchoires qui claquèrent avec un bruit de castagnettes, tandis qu'elle roulait sur elle-même. Aussitôt redressée, elle envoya son pied droit cette fois dans l'entre-jambe de son agresseur qui s'était avancé en couinant de rage, son poing gauche dans son estomac puis lui mit un violent coup de tête entre les deux yeux. Le type était tombé à la renverse et gémissait en se tordant sur le sol. Elle se jeta sur lui et, tout en bloquant ses jambes avec son corps, appuya son poing sur sa pomme d'Adam. Elle le retira avant qu'il ne meure asphyxié. Il avait perdu connaissance pour un bon bout de temps. Elle le traîna jusqu'à la porte de l'appartement de Faderne, l'assit devant et appuya sur le bouton de la sonnette. Elle recommença au bout d'une minute. Toujours pas de mouvement. Elle cogna doucement sur la porte, chuchota « C'est moi » d'une voix de basse, puis s'aplatit vivement contre le mur.

Au bout de quelques secondes, elle entendit un bruit de pas et le battant s'ouvrit lentement sur le canon noir d'un pistolet. Elle s'en empara en un éclair, le tira vers elle, le confisqua et, dans la seconde qui suivit, elle avait tordu le poignet puis le bras du deuxième homme qui se trouvait à l'intérieur de l'appartement. Elle s'assit sur lui en l'immobilisant d'un Tate-Shiho-Gatame alors qu'il hurlait de douleur, pressa sa veine jugulaire, et quand elle trouva suffisante l'absence de drainage de sang vers le cerveau, elle relâcha son étreinte.

Elle rentra le premier corps et referma la porte derrière elle. Elle devait faire vite, mais elle fouilla d'abord les deux bonshommes. Bien entendu, elle ne trouva rien. Aucun papier, pas même une pièce de monnaie. C'étaient deux gros balèzes aux cheveux courts de type caucasien, en chemise blanche costume passe-muraille, sans aucun signe distinctif. Ils auraient pu être autant espagnols que russes. Ils avaient tous les deux un Beretta.

Il lui fallut quand même vingt minutes pour passer l'appartement au peigne fin, repérer et récupérer les micros et la mini caméra qui étaient extrêmement bien dissimulés dans l'environnement. Puis elle rajouta enfin dans son grand sac le MacBook Pro 2,4 Ghz de Félicien Faderne avec les deux Beretta subtilisés.

Elle guetta un bon moment à la porte, à surveiller le couloir, mais il n'y avait semble-t-il personne à cette heure-là. Après avoir refermé la porte à double tour, elle traîna les deux corps jusqu'à la porte de l'ascenseur qu'elle appela. Elle les mit dans la cabine alors qu'ils étaient toujours en anhélation, appuya sur le bouton du rez-de-chaussée, puis fonça dans l'escalier.

Trois minutes plus tard, elle était déjà loin, marchant tranquillement sur le trottoir.

Pour rejoindre sa voiture, elle contourna un pâté de maisons pour arriver dans l'autre sens en se fondant dans le décor.

Il y avait un petit gars plutôt d'aspect malingre, vêtu d'un blouson et d'un pantalon en jean, son visage émacié s'ornant d'une barbe naissante. Il se trouvait à quelques mètres de sa Clio, adossé à un platane rabougri, en train de manipuler les touches de son téléphone portable, tout en ne cessant de

regarder autour de lui. Dès qu'il y eut suffisamment de passants, elle s'approcha et l'interpella :

— Je cherche la rue Dubuffet, vous pourriez m'aider ?

Le type sursauta, à deux doigts de laisser échapper son portable.

— Je... commença-t-il. (Puis, après avoir réfléchi :) En fait, ce n'est pas très loin d'ici...

Et il partit dans de longues explications qu'elle écouta patiemment.

— Je vous remercie, répondit-elle, et elle rejoignit sa Clio après avoir fait mine de fouiller dans son sac.

Elle respira un grand coup, puis ouvrit la portière. À peine entrée dans le véhicule, l'embout contondant d'un silencieux se dressa devant elle. Le mec qui tenait l'arme s'était caché sur la banquette arrière.

— Assieds-toi et démarre, dit-il avec un accent guttural.

Elle prit son temps pour s'installer, mettre sa ceinture de sécurité.

— Où va-t-on ? demanda-t-elle en lui souriant dans le rétroviseur.

## Chapitre 6

Une fois le macchabée emporté vers la morgue et les policiers et ambulanciers partis, Margot Farges avait offert à Stan Delorme un jus de fruits, puis ils avaient un peu discuté, de tout et de rien. Il avait senti sa colère envers son mari qui était en voyage d'affaires. Le moins que l'on puisse dire est qu'elle n'était pas sauvage – à moins qu'il ne fût à son goût.

Avant de retourner à son véhicule, la laissant avec un certain regret, il avait déployé avec difficulté son mètre quatre-vingt-huit puis lui avait laissé sa carte sur laquelle il avait rajouté son numéro de portable personnel, au cas où.

— Merci lieutenant, lui avait-elle dit d'une voix un peu rauque, en faisant bien balancer ses hanches.

Il faisait une chaleur accablante dans sa voiture de fonction, et dès qu'il démarra, il mit la climatisation à fond. La radio balançait à ce moment-là un morceau de Crosby, Stills and Nash ; il augmenta le son et se mit à chanter les paroles de *Judy Blue Eyes*, qu'il avait apprises par cœur, quand il imitait son père quelque vingt-cinq ans plus tôt. Il eut une bouffée de

nostalgie, des images fugaces lui revinrent, saccadées, puis un frisson réfrigérant vint se mêler au feu de son corps, comme une langue de glace dans l'ancre d'un volcan. Il se dit qu'il déconnaît grave en ce moment. La solitude, sûrement. Et puis, aussi, qu'il lui faudrait aller le voir – son père –, car ça faisait bien longtemps.

Avant de rentrer au commissariat, il fit un crochet à la plage de Longuet, où il acheta une 1664 bien fraîche à la buvette de Chez Fred, qu'il sirota, accoudé au muret de la promenade. Alors que l'on n'était qu'au début de la saison, il y avait déjà une forêt de parasols sur la plage, des gosses criaillaient au bord de l'eau, s'éclaboussant en riant. Des ados jouaient au volley, exagérant les détentes pour épater des filles longilignes qui s'esclaffaient bêtement. Il laissa échapper un soupir, jeta la canette vide dans une poubelle, puis remonta dans la 307.

Au commissariat, il fit semblant de bosser sur ses dossiers en souffrance, comme une âme en peine. Des problèmes de voisinage qui avaient tourné au pugilat, des disparitions qui n'étaient la plupart du temps que des fugues, et des vols, surtout des vols, des paquets de vols... Il n'y avait que ça, à l'aune de la précarité qui, chaque jour davantage, s'étendait sur la population comme un nuage nucléaire. Il n'y était vraiment pas. Il jetait de temps en temps un coup d'œil à sa montre, et lorsque dix-huit heures arrivèrent, il alla sur le seuil du bureau du commissaire Vignes et lui fit un signe du menton. Ce dernier lui répondit d'un geste ample du bras droit.

Il était libre. Et avait hâte de rentrer chez lui, retrouver Lucky.

Quelques mois auparavant, ils avaient découvert dans un squat infâme – une maison en attente interminable de

démolition – une jeune fille morte depuis trois jours d'une overdose d'héroïne, aussi maigre qu'une prisonnière de camp de concentration, avec, gisant à son côté, son bébé nu, mort lui aussi, mais surtout, le corps en partie dévoré par des rats. Oui, des rats, toute une nuée, gris et trapus, les yeux étincelant dans la pénombre, qu'il avait dû chasser à coups de pied. Le sergent Charvet, qui l'accompagnait, n'avait pas supporté la vision, et avait vomi toutes ses tripes. Là-dessus, il y avait le petit chiot blanc qui couinait, affamé et tremblant, sur la poitrine creuse de la gamine dont les yeux avaient été exorbités et rongés manifestement par les mêmes rats. Il n'avait pas voulu qu'on envoyât la chienne westie dans un chenil, et il l'avait adoptée. Elle s'était bien retapée, à force de prévenance et d'affection, et sa joie de vivre, sa fidélité, la fête qu'elle lui faisait lorsqu'il rentrait le soir dans son appartement, lui étaient un baume au cœur. Il l'avait appelée Lucky, à cause de la chance qu'elle avait eue de ne pas être dévorée.

Avant de rentrer, il fit un crochet dans une supérette pour faire quelques courses, notamment des sachets César pour sa chienne, des délices à la vapeur, ceux qu'elle préférait, dont l'emballage s'ornait de la tête joyeuse d'un de ses congénères.

Il n'était encore qu'à une dizaine de mètres de son appartement que déjà elle grattait convulsivement à la porte, jappant avec fébrilité. Elle se jeta sur lui comme une furie de poils blancs, faisant des sortes de moulinets avec ses pattes de devant, dressée sur ses pattes arrière, en danseuse. Après un de ces gros câlins dont elle était friande, il lui donna à manger puis alla prendre une douche. Une fois enfilé un short et un tee-shirt, il brandit la laisse rétractable, ce qui excita Lucky au plus haut point.

Il choisit le parc départemental de Gentil, qui se trouvait à la limite de Vernais : cela changeait de la plage où de toute manière les chiens étaient interdits sauf le matin de très bonne heure.

L'herbe avait commencé à jaunir, avec la restriction d'arrosage due à la sécheresse, mais les étendues vallonnées étaient encore agréables, autant pour la vue que pour la marche. Quand il lâcha Lucky, elle se mit à cavalier comme une folle, en traçant de longues courbes qui la faisaient revenir chaque fois vers son maître qui l'encourageait alors de *yeap yeap* persuasifs. Bien qu'ils fussent courts sur pattes et trapus, ces chiens couraient à une vitesse surprenante. C'étaient de plus d'excellents chasseurs. En Écosse, ils avaient été longtemps de bons travailleurs, ainsi que des débusqueurs redoutables qui traquaient sans relâche les renards dans les terriers les plus secrets. Cela dit, elle n'était pas toujours aussi vaillante et énergique. En effet, l'hiver passé, par une température proche de zéro, il l'avait emmenée faire une grande balade en forêt, dans des allées envahies de gadoue et de broussailles anarchiques, et au bout d'une heure et demie et plusieurs kilomètres, alors qu'ils étaient sur le retour, son enthousiasme s'était étiolé, elle avait eu un sacré coup de fatigue, s'était brusquement arrêtée en refusant obstinément d'avancer, et il avait dû la prendre sous son bras gauche pour la ramener à sa voiture.

Stan fit une halte en s'asseyant sur l'armature principale de l'« œuvre » du sculpteur Bartus – une sculpture contemporaine du plus mauvais goût constituée d'une sorte de poutre de dix mètres de long soutenue par quatre arches d'acier aujourd'hui

rouillées. Ça s'appelait « Confidence 3 » et son auteur avait, paraît-il, été payé dans les cent mille euros pour cette foutaise.

Il y avait peu de monde, dans ce coin du parc qui s'étendait sur plusieurs hectares, les gens préférant à cette heure se baigner et se prélasser sur la longue plage qui se trouvait à moins d'un kilomètre de là. Il y avait néanmoins quelques joggeurs, des gamins qui faisaient du skate sur leur terrain dédié et deux jeunes Blacks qui jouaient non loin de là une partie de ping-pong acharnée sur une des tables en ciment.

Il siffla et Lucky qui était partie explorer quelque futaie revint aussitôt à ses pieds. Il lui ébouriffa la tête, constatant au passage que ses poils avaient poussé à une grande rapidité et qu'il lui faudrait l'amener au toilettage, puis lui remit la laisse. Ils remontèrent dans la voiture et Stan décida d'aller boire une bière au Stardust et d'y manger un sandwich par la même occasion – il n'avait pas très faim et surtout pas envie de cuisiner.

Le Stardust, qui était au départ un bar-tabac des plus classiques, était devenu au fil du temps un lieu branché, sans doute à cause de sa proximité avec la promenade de front de mer, et son changement récent de propriétaire, qui avait modernisé la déco et ajouté une sono qui déversait en permanence de la musique rock.

Il s'installa en terrasse avec sa chienne, jetant un coup d'œil au passage à ce pauvre bonhomme qui était décidément toujours là, du matin au soir, assis sur le même siège en retrait. Chauve, les yeux cachés derrière des lunettes de soleil qui avaient dû être à la mode quarante ans auparavant, vêtu de polos à l'ancienne, il faisait peine à voir. Il avait appris de

l'ancien patron qu'il avait débarqué au bistrot du jour au lendemain de l'est du pays, car quelqu'un y aurait aperçu sa femme, disparue du domicile conjugal sans crier gare. Étant à la retraite, il était venu s'installer à Vernais, et, muré dans le silence, il venait tous les jours avec le secret espoir que sa femme réapparaîtrait.

Au moment où le lieutenant Delorme commandait une bière blanche Hoegaarden, un sandwich mixte et un bol d'eau pour Lucky, son portable vibra dans la poche de son short.

C'était le commissaire Vignes.

— Stan, tu peux venir ? Nous avons un nouveau macchabée sur les bras.

— Une noyade ?

— Non, un meurtre.

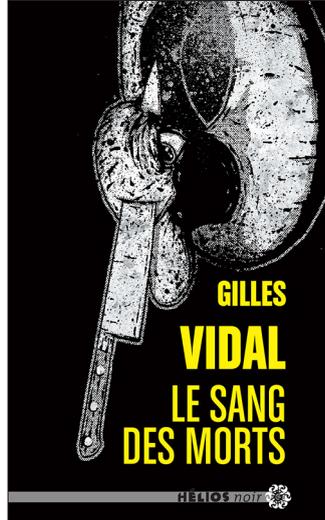
*(Fin de l'extrait)*

*“Le sang des morts coule toujours dans les veines de ceux qui leur ont survécu.”*

L’ambiance vire au cauchemar dans la paisible cité balnéaire de Vernais. Un mort est retrouvé dans la piscine d’un jardin, la police découvre des cadavres en pagaille dans une maison jusqu’ici sans histoire, un informaticien est enlevé par une inconnue aussi belle que dangereuse et une jeune femme commence à avoir de sérieux doutes sur les fréquentations de son mari.

Et s’il y avait un lien entre toutes ces affaires ? Y a-t-il quelqu’un d’innocent dans cette ville ?

Auteur chevronné de polar avec des titres chez Baleine, Coups de tête, Le Castor Astral ou les éditions du Jasmin dont son dernier livre *Les Sentiers de la nuit*, Gilles Vidal tisse en expert une intrigue imparable aux personnages saisissants, nous ouvrant peu à peu les portes de l’enfer. Un roman sur la banalité du mal...



## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 8 €  
(clic)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-36629-811-6